

---

## Le logos, une aporie linguistique ?

*Is the Notion of Logos no more than a Linguistic Aporia ?*

Jean-Claude Coquet

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1063>

DOI : 10.4000/praxematique.1063

ISSN : 2111-5044

### Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

### Édition imprimée

Date de publication : 3 décembre 2008

Pagination : 21-30

ISBN : 978-2-36781-029-4

ISSN : 0765-4944

### Référence électronique

Jean-Claude Coquet, « Le logos, une aporie linguistique ? », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 51 | 2008, mis en ligne le 01 janvier 2013, consulté le 29 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1063> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.1063>

---

Tous droits réservés

## **Le *logos*, une aporie linguistique ?**

Dans l'histoire de la linguistique, il y a une tradition de l'« objectal ». Tradition tenace, apparemment incontournable. Commune aux sciences du langage et à la philosophie du langage dont l'ambition est de les transcender, elle a toute chance de perdurer, tant est puissant le pouvoir d'attraction et de réduction du champ scientifique. On voit bien (on voit peut-être...) le risque encouru par la linguistique.

Le fait est avéré depuis des décennies. Pourquoi la sémantique et la « communication » ne se laisseraient-elles pas absorber par la psychologie, science sociale, et, plus généralement, par les neurosciences, la phonétique et la phonologie, par l'acoustique, science physique, la morphologie et la syntaxe, par la logique computationnelle, science mathématique ? Une fois établi le lien entre les nanobiotechnologies, l'informatique et les sciences cognitives, (on reconnaît là le groupe maintenant célèbre du *small bang*, le *NBIC*<sup>1</sup>), que faudrait-il de plus, de quel instrument supplémentaire aurions-nous besoin pour décrire au plus près et expliquer les phénomènes linguistiques, en somme pour résoudre les *Problèmes* dont faisait état Benveniste dans ses recherches ?

Revenons un instant aux postulats « objectalistes » de la linguistique moderne, celle de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Certains aspects de l'œuvre de Guillaume, par ailleurs si complexe, nous y invite. Reportons-nous simplement à ce titre de conférence : « Comment se fait un système grammatical<sup>2</sup>. » La forme pronominale du verbe et le choix du « comment » l'indiquent clairement. Il s'agit de noter et d'analyser des « mouvements de pensée, en petit nombre », producteurs du « système ». Ce à quoi nous sommes confrontés, en somme, c'est à « un mouvement de pensée inconscient », précise H. Bonnard (1969 : 27). C'est ainsi

---

1. NanoBiotechnologies, Informatique, Sciences Cognitives.

2. G. GUILLAUME, 1939.

que les choses se font, mécaniquement, que se construit un « système » langagier, conformément au principe d'immanence qui a été de règle en linguistique jusque dans les années soixante-dix. Aussi bien, souligne Guillaume, à condition toutefois d'exclure le domaine sémantique, n'existe-t-il « dans la langue, du point de vue formel, que des opérations systématiques de saisie de la pensée par elle-même. Pas plus. Et ces opérations ont quelque chose de *mécanique*<sup>1</sup> ». Voilà un maître mot d'époque. En cela, Guillaume était fidèle à l'enseignement de Saussure<sup>2</sup> : la « langue » est un système, une combinatoire de termes et non de mots :

Le mécanisme de la langue, qui consiste dans un jeu de termes successifs, ressemble au fonctionnement d'une machine dont les pièces ont une action réciproque bien qu'elles soient disposées dans une seule dimension.  
(Saussure, 1916/1964 : 177)

Si l'on accepte que « l'hypothèse de travail » soutenue par Guillaume, nous disait R.-L. Wagner en 1948, est que la « langue » se définit comme « le mode sous lequel l'esprit se regarde penser », nous restons dans la norme des études linguistiques, malgré les réticences des « structuralistes » de la revue *Langages* qui avaient pris pour tâche, dans les années soixante, de contribuer à édifier la « science linguistique<sup>3</sup> ». La « pensée », assimilée à un tiers transcendant, règle donc la structure formelle de la langue. La leçon date pour le moins, nous dit R. Jakobson, du XVIII<sup>e</sup> siècle. *L'École linguistique de Kazan* (Baudouin de Courtenay, Nicolas Kruszewski...) postule ainsi, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, par référence aux Encyclopédistes français, qu'une science se doit d'être « authentiquement immanente » si elle veut prendre pour objet le mécanisme de la langue (Jakobson, 1973 : 189-190). Telle est bien encore, en particulier dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup>, la leçon déli-

1. Lettre de Guillaume du 10 octobre 1947 à H. Bonnard, *in* auteur, 1969 : 27 ; voir aussi la lettre du 15 juillet 1948 : 30.

2. J.-L. CHISS & C. PUECH, 1997 : 185, citent A. Meillet pour qui Guillaume avait donné « l'exposé le plus propre à faire comprendre ce qu'entendait F. de Saussure par la "langue". »

3. R.-L. WAGNER, 1948 : 1607. Quant aux « structuralistes » de *Langages*, en l'espèce, A.-J. Greimas et J. Dubois, ils parient en septembre 1966, dans le numéro 3 consacré à la « Linguistique française », pour « l'intégration progressive, mais certaine, du guillaumisme dans la linguistique », p. 5. Pour « la science linguistique », voir la « Présentation » du numéro 1 de *Langages*, mars 1966, p. 4.

vrée par la linguistique structurale. C'est ainsi que L. Tesnière, participant du *Cercle de Prague*, fait état à son tour, si l'on s'en tient au plan structural, c'est-à-dire formel, d'une « activité mentale inconsciente » (Tesnière, 1959 : 41). Comme le soulignait l'*École de Kazan*, il y a des « forces opérant dans la langue » dont le caractère inconscient est avéré. Le propos est répétitif chez Baudouin de Courtenay et son disciple Kruszewski. Si l'on se tourne maintenant du côté des systèmes sociaux, on retrouve la même référence à ce type d'« inconscient ». En témoigne C. Lévi-Strauss à qui la linguistique, celle de Boas, de Jakobson, a enseigné « le rôle de l'activité inconsciente de l'esprit dans la production des structures logiques » sous-jacentes aux récits mythiques (Lévi-Strauss, 1988 : 158). Autrement dit, ici ou là, *ça pense*. L'activité de langage se fait sans nous. Elle est du domaine du « *ça* ». La tradition anglo-saxonne nous a habitués à de telles proclamations. Pour Hume, au XVIII<sup>e</sup>, les idées pensent d'elles-mêmes, pour Peirce, et, plus généralement, pour Lichtenberg, Mach, Russell, Carnap ou Wittgenstein, il faut poser un « *ça pense* » comme on pose un « *ça pleut* » ou un « *ça brille* », à propos de l'éclair. Je suivrai donc volontiers A. Jacob quand il met en parallèle « l'exigence mentale » (la *noétique*, dit-il) à l'œuvre dans la psychosystématique et l'inconscient catégoriel ou l'inconscient kantien qui informe l'analyse de C. Lévi-Strauss. P. Ricœur a bien mis en évidence les enjeux en 1963 :

Les lois linguistiques désignent un niveau inconscient et en ce sens non-réflexif, non-historique de l'esprit ; cet inconscient n'est pas l'inconscient freudien de la pulsion, du désir, dans sa puissance de symbolisation, c'est plutôt un inconscient kantien que freudien, un inconscient catégoriel, combinatoire ; c'est un ordre fini ou le finitisme de l'ordre, mais tel qu'il s'ignore<sup>1</sup>.

Mais comment insérer dans cette activité pensante impersonnelle (la *noétique*) l'activité personnelle du « sujet parlant » ? Est-ce seulement possible ? Se référant à l'article de Benveniste sur « Le langage et l'expérience humaine », A. Jacob a noté qu'il avait pris ses « distances à l'égard de la perspective guillaumienne ». C'est ce qu'il déclare devant son jury de thèse. Il peut s'appuyer sur ce propos déjà ancien de Guillaume puisque daté de 1913 sur l'« histoire » et l'« instant » : « L'*histoire* ne donne pas les causes profondes : ce qu'elle offre au

1. P. RICŒUR, 1963 : 599-600 ; voir A. JACOB, 1967 et 1992 : 95, n. 7.

regard, c'est l'*instant* qui déclenche le ressort. » Or privilégier l'instant prépare, sans rompre avec le « système », puisque l'instant y trouve sa « position », celle du singulier face à l'universel, l'entrée du sujet parlant. Nous sommes prêts alors à adopter le point de vue inverse de celui de l'activité pensante impersonnelle. L'établissement de « lois linguistiques » présupposait « un niveau inconscient et en ce sens non-réflexif, non-historique de l'esprit ». Nous laissons là l'« esprit » et ses propriétés obligées de non-réflexivité et de non-historicité. Le sujet parlant est engagé dans une histoire tout autant personnelle que collective et il manifeste son activité pensante, son appartenance au domaine du *logos*, en faisant preuve de réflexivité :

La réflexivité traduit [...] le rapport du sujet à l'expérience dont il a à parler <sup>1</sup>.

Ainsi sont bien délimitées les frontières du « discours » où s'exerce l'activité signifiante de l'instance sujet. (et j'ajouterai : seulement celle-là, définie comme « un être de raison <sup>2</sup> »). D'abord l'expérience, ensuite le compte rendu de l'expérience dû au « sujet parlant », au risque de ne voir dans l'expérience qu'un mode du cognitif, en l'occurrence, une expérience de pensée. Il revient au « discours », dit en effet A. Jacob, d'« ordonner l'activité pensante » :

En-deçà comme au-delà de la langue où s'élabore le pensable, le discours ordonne l'activité pensante, qui met en œuvre les significations qu'une expérience purement sensible n'avait pu exprimer <sup>3</sup>.

Comment mieux illustrer le renversement des perspectives opéré par A. Jacob que par la référence à Benveniste ? Alors que Guillaume adopte le point de vue logique : la langue est première et le discours second :

Il ne faut pas perdre de vue que l'expression est, en tout état de cause, conditionnée par la représentation. Autrement dit, le *fait de discours*, second, est tributaire du *fait de langue*, premier <sup>4</sup>.

1. A. JACOB : 374-375 et 386.

2. G. MOIGNET, 1970 : 199 : « Le sujet est une *forme* linguistique issue de l'élaboration de la pensée humaine par elle-même et sur elle-même : un être de raison. »

3. A. JACOB : 214.

4. Lettre de Guillaume du 23 septembre 1947 à H. Bonnard : 23.

Benveniste intègre le point de vue historique comme l'avait fait d'ailleurs Saussure et place le discours au premier plan et la langue au second. Guillaume, non. Il avait pu lire dans le *Cours* de Saussure 1916/1964 : 37 : « historiquement, le fait de parole précède toujours [le fait de langue] », mais il avait sans doute considéré comme plus conforme à la position prééminente et régulatrice dans son système de ce que j'ai appelé le tiers transcendant (« l'esprit », « la pensée »...) le souci de Saussure d'« assigner à la linguistique un objet qui ne puisse lui être contesté », et, en conséquence, d'« écarter toutes les manifestations du langage indépendantes de l'institution <sup>1</sup> ». La tournure classique depuis l'empirisme grec — il n'y a rien dans l'esprit qui n'ait été auparavant dans les sens —, transformée par Benveniste en : « nihil est in *lingua* quod non prius fuerit in *oratione* », aurait pu servir d'épigraphie à la deuxième partie de *Temps et langage* intitulée : « Genèse de l'activité linguistique <sup>2</sup> ». Telle est « la revanche du discours », nous dit A. Jacob <sup>3</sup>.

Dans quelle mesure le sujet parlant de l'*oratio* acquiert-il un statut différent du sujet parlant dépendant du tiers transcendant ? Autrement dit le « sujet » est-il soumis à la polyphonie adoptée par la phénoménologie du langage ? Ici, instance judiciaire ou sujet proprement dit, là, instance perceptive ou non-sujet, là encore, instance tierce ou tiers soit transcendant (figuré par la « pensée », par exemple), soit immanent (figuré par la « nature », la *phusis* <sup>4</sup>) ? Le recours au *loquor*, au déponent, est une invite à le penser :

Comme l'indique la voix moyenne — plus exactement déponente — du *loquor*, le langage nous tient autant que nous le tenons ; il se forme et nous forme, autant que nous participons à sa formation <sup>5</sup>.

D'une part, une forme encore repliée qui se déploie en structure, en une morphologie, une représentation instituée (la « *morphologie* du sujet humain » n'est autre que la « *structure* du sujet parlant <sup>6</sup> »),

1. R. GODEL, 1957 : 149 ; « Il n'existe de système que dans l'institué », enseignait Guillaume en 1951, in J.L. CHISS & C. PUECH : 200.

2. A. JACOB : 375, où il cite É. Benveniste 1966 : 131.

3. A. JACOB : XV.

4. Pour un développement sur ces différentes instances énonçantes et leur combinatoire, voir J.-C. Coquet, 2007.

5. A. JACOB : 346.

6. A. JACOB : 123.

d'autre part, la mise en scène (*Darstellung*) d'une instance participante au procès, ou, comme dirait Benveniste, d'un sujet qui « effectue en s'affectant », définissant ainsi son mode d'être<sup>1</sup>. Sans doute par le *loquor*, nous sommes renvoyés à un centre d'énonciation, à une instance d'origine productrice du discours, mais nous n'en connaissons pas encore les composantes. « Le langage nous tient autant que nous le tenons. » La formulation est heureuse. Nous savons toutefois qu'en nous référant à l'« instant du *loquor* » nous introduisons du même coup l'intersubjectivité et un « nous » de réciprocité et, au-delà, notre rapport au monde, le monde sensible et le monde social :

Le temps du discours [...] fonctionne comme un facteur d'intersubjectivité, ce qui d'unipersonnel qu'il devrait être le rend omnipersonnel [je traduis : omniinstanciel]. La condition d'intersubjectivité permet seule la communication linguistique<sup>2</sup>.

Voilà de quoi nourrir, voire fonder, à partir de cette ouverture sur le multiple (l'« omni-personnel »), une anthropologie générale, une puissance d'être. En choisissant un verbe à la voix moyenne (la diathèse interne), j'indique que je suis le siège du procès, « intérieur à lui », pour reprendre la définition de Benveniste. Ma participation est requise et je m'exprime au présent, « le présent d'une actualisation, toujours à reprendre, de la langue, étant donné son caractère opératif<sup>3</sup> ». Nous sommes ainsi, avec la dimension du *devenir*, au cœur du guillaumisme et à l'opposé du structuralisme. En prenant parti pour le continu plutôt que pour le discontinu, pour la temporalité plutôt que pour l'aspectualité, en « insistant sur les catégories relatives (du *plus* et du *moins*) plutôt que sur les catégories discrètes », « en formulant en termes dynamiques des catégories sémiques (ouvrant, fermant<sup>4</sup>) », Guillaume fonde une nouvelle linguistique, une « science du langage » qu'il appelle « *linguistique de position* » :

Son objet essentiel est de repérer les seuils, les « positions » à partir et en fonction desquelles se marquent les « oppositions » de la langue :

1. É. Benveniste 1958 et 1950/1966 : 69-70 et 172-173.

2. Au moment de conclure la présentation de *Temps et Langage*, A. Jacob : 375-376, cite ce passage extrait de l'article de Benveniste qui venait de paraître dans *Diogène*, « Le Langage et l'expérience humaine » ; voir 1974 : 77.

3. A. JACOB : 116.

4. *Langages*, 3 : 5.

avant d'être un système d'*oppositions*, la langue est un système de *positions*<sup>1</sup>.

Arrivés à ce point et face aux développements toujours judicieux élaborés par A. Jacob, on peut se demander s'il est encore légitime aujourd'hui d'en appeler à la philosophie du langage comme P. Ricœur le faisait dans les années soixante en s'opposant à la phénoménologie du langage, telle qu'il la comprenait. Comme on sait, il a été l'un des premiers à oser la confrontation entre Guillaume et Benveniste, mais aussi entre Chomsky et le « relais que Guillaume peut offrir à son assimilation<sup>2</sup> ». Voici le « paradoxe », tel qu'il l'explicite. A. Jacob pourrait sans doute souscrire à cette présentation, lui qui distingue le plan prélinguistique, lieu de l'« expérience », et le plan linguistique, lieu de la « représentation » en langue et de l'« expression » en discours<sup>3</sup> :

La phénoménologie issue de Husserl peut être interprétée, après l'essor de la linguistique et face à la philosophie analytique [j'ajouterai : face à la philosophie du langage], comme une tentative pour résoudre le paradoxe central du langage. Ce paradoxe est celui-ci : d'une part, le langage n'est pas premier, ni même autonome, il est seulement l'expression seconde d'une appréhension de la réalité, articulée plus bas que lui [la *phusis*]; et pourtant c'est toujours dans le langage que sa propre dépendance à ce qui le précède vient à se dire [le *logos*]. C'est là l'autre face du paradoxe<sup>4</sup>.

Dans cet univers fait de « seuils » à franchir, introduire un « sujet parlant » soumis à un continuel changement, apte à accueillir les informations du monde (un monde distinct de l'univers « en ce qu'il est autant en nous, parce que nous sommes langage et temporalité, que nous sommes en lui, comme corps<sup>5</sup> »), tel est, on s'en souvient, le propre de la diathèse moyenne ; s'appuyer sur le seuil du présent pour marquer l'entrée dans le *devenir* (un présent qu'il faudrait peut-être qualifier de « vivant », *lebendige Gegenwart*, à la suite de Hamann) ; en appeler à l'intersubjectivité, à la présence au monde et à la coprésence, à la perception et à l'action, à la *praxis* interhumaine, à l'« enracinement

---

1. G. GUILLAUME, 1939 : 57.

2. P. RICŒUR, 1967 : 814-816.

3. A. JACOB : 100.

4. P. RICŒUR, 1980 : 776-777.

5. A. JACOB : 312-313.



dans l'expérience » ou au « langage comme incarnation <sup>1</sup> », ce sont des thèmes qui se rapportent directement à la phénoménologie du langage (celle, explicite, de H.J. Pos, de Merleau-Ponty et de Benveniste) et non à la philosophie du langage qui ne peuvent en parler que par métaphores. Ricœur en a beaucoup usé dans son œuvre philosophique et en particulier dans sa présentation des thèses de Guillaume. Il parle ainsi dans la même page de l'article déjà cité de « saisir le réel », du « trajet du retour du signe vers la réalité » et de ce que « Gustave Guillaume appelle "reverser le signe à l'univers <sup>2</sup>" ».

Ce qui manque à ces opérations de la philosophie du langage, ce sont les outils de l'analyse phénoménologique, en particulier la reconnaissance et le relevé des prédicats *somatiques* qui précèdent et soutiennent les prédicats *cognitifs*. Il ne faut pas confondre les « choses mêmes », *res ipsas*, (« Je vais aux choses mêmes », disait Merleau-Ponty <sup>3</sup>) et leur représentation. Aussi bien, il faudrait d'abord apprendre à « retrouver l'ordre de la *phusis* sous le *logos* <sup>4</sup> », puis tenir ensemble ces deux composantes du langage. Pas de *logos* sans *phusis*. Le « paradoxe » signalé par Ricœur serait alors résolu.

### Références bibliographiques

- BENVENISTE É., 1966/1974, *Problèmes de linguistique générale*, I, 63-74, 119-131, 168-175 ; II, 67-78, Paris, Gallimard.
- BONNARD H., 1969, « Guillaume, il y a vingt ans », *Langue française*, I, 21-35.
- CHISS J.-L. & PUECH C., 1997, 2<sup>e</sup> édition, *Fondations de la linguistique. Études d'histoire et d'épistémologie*, Louvain-la-Neuve : Duculot, 185-205.
- COQUET J.-C., 2007, *Phusis et Logos. Une phénoménologie du langage*, Paris : PUV.
- GODEL R., 1957, *Les Sources manuscrites du Cours de linguistique générale de F. de Saussure*, Genève-Paris : Droz-Minard, 142-179.

---

1. A. JACOB : X et 240.

2. P. RICŒUR, 1967 : 815.

3. M. MERLEAU-PONTY, 1964 : 23.

4. M. MERLEAU-PONTY, 1959-1961/1996 : 132.

- GUILLAUME G., 1939, « Comment se fait un système grammatical », *Conférences de l'Institut de linguistique de l'Université de Paris*, VII, Boivin et C<sup>ie</sup> éd., 43-57.
- JACOB A., 1967/1992, *Temps et Langage. Essai sur les structures du sujet parlant*, Paris : A. Colin.
- JAKOBSON R., 1966, *Langages*, 3.
- JAKOBSON R., 1973, « Les combats linguistiques du général Mroziński », *Essais de linguistique générale*, 2, Paris : Éditions de Minuit, 185-198.
- LÉVI-STRAUSS C., 1988, *De près et de loin*, Paris : O. Jacob.
- MERLEAU-PONTY M., 1964, *Le Visible et l'invisible*, Paris : Gallimard ;
- MERLEAU-PONTY M., 1996, *Notes de cours (1959-1961)*, Paris : Gallimard.
- MOIGNET G., 1970, I, « Personne humaine et personne d'univers. Contribution à l'étude du verbe unipersonnel », *Travaux de linguistique et de littérature de l'Université de Strasbourg*, 191-202.
- RICŒUR P., 1963, « Structure et herméneutique », *Esprit*, 596-627.
- RICŒUR P., 1967, « La Structure, le mot, l'événement », *Esprit*, 801-821.
- RICŒUR P., 1980, « Phénoménologie du langage », sous-section du chapitre « Philosophies du langage », *Encyclopædia Universalis*, Paris.
- SAUSSURE F. (de), 1916/1964, *Cours de linguistique générale*, Paris : Payot.
- TESNIÈRE L., 1959, *Éléments de syntaxe structurale*, Paris : Klincksieck.
- WAGNER R.-L., 1948, « Le Langage et l'homme », *Les Temps Modernes* ; repris dans *Essais de linguistique française*, 1980, Paris : Nathan, 15-31.